

**Université Omar Bongo / Faculté des Lettres et Sciences Humaines / Département de Lettres Modernes / Devoir de Psychocritique / Niveau d’étude : Licence II, LGC.**

**MEBALE M’OBIANG Alan Brel**

**Sujet :** Etude des pulsions et des désirs dans *Yvette* de Guy de Maupassant.

Bien que ne se reconnaissant d’aucune école, Guy de Maupassant[[1]](#footnote-1), né en 1850, reste néanmoins associé au Réalisme et au Naturalisme. Gustave Flaubert, un ami de la famille, lui fait découvrir très tôt les œuvres d’Alphonse Daudet, de Joris-Karl Huysmans et même d’Emile Zola. Bien que sa nouvelle *Boule de Suif* contribue largement au succès du recueil *Les Soirées de Médan* (1880) considéré comme le manifeste du naturalisme, il refusera tout dogmatisme. Maître incontesté de la nouvelle, il recherchera sans cesse une « vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même » ; il sait, à travers un style simple et précis, créer d’authentiques personnages inoubliables. Parmi ses chefs-d’œuvre, on compte notamment *Boule de Suif* (1880), *Une vie* (1883) ou encore *Le Horla* (1887).

Atteint de troubles nerveux, il mourra en 1893.

\*

Jean Servigny semble tombé amoureux de la jeune et unique fille de son amie et courtisane Octavie Bardi (Obardi), qu’il présentera à son fidèle ami Léon Saval. Les deux hommes rendront désormais plus que régulièrement visite, sur rendez-vous, à ces femmes qui n’attendront qu’eux. Cependant, ayant réalisé ce qu’elle risque de devenir, Yvette tente de se donner la mort, mais échoue.

\*

Le problème que soulève l’auteur est celui du « combat intérieur contre nos désirs et nos pulsions », celui de l’égo et du surmoi, dans la mise en scène des personnages tels le nanti Jean de Servigny et Yvette, protagonistes principaux, tous deux de deux mondes bien distincts. Jean de Servigny, « était connu par ses noces autant que par son esprit, par sa fortune, par ses relations […]. »[[2]](#footnote-2) est bien l’opposé d’Yvette Obardi, cette fille de courtisane « merveilleux rejeton d’aventurière, poussé sur le fumier de ce monde-là »[[3]](#footnote-3) , qui n’est donc pas née dans une situation aussi noble que la sienne. Le combat que mènent ces deux personnages est d’autant plus visible par cet état d’inconscient, qui gouverne chaque individu et qui, suivant Freud, est la manifestation même de nos désirs, pulsions etc.[[4]](#footnote-4)

De par sa position, sa renommée, car le narrateur insiste beaucoup sur l’homme qu’est Servigny, il se refuse toute inclination à l’amour vrai. C’est un aventurier, et comment penser qu’un aventurier, puisse tomber amoureux ? Il y a là, manifestation de l’inconscient, lié à son habitude, et donc une sorte de refoulement qui s’accompagnerait de tous les effets d’affects: « – Non. Elle me trouble, me séduit et m’inquiète, m’attire et m’effraye. Je me méfie d’elle comme d’un piège, et j’ai envie d’elle comme on a envie d’un sorbet quand on a soif. »[[5]](#footnote-5) Il y apparaît visiblement un paradoxe. Comment affirmer que l’on ne soit pas amoureux, lorsque l’on se sent séduit ? Et tous ces termes contradictoires mènent à penser à une sorte de névrose, peut-être pas aigüe, mais dont souffre l’individu, et même inconsciemment.

Yvette, « grande, magnifique, mûre à point, dix-huit ans, […] »[[6]](#footnote-6), est, le centre d’intérêt de la maison Obardi. Elle a plus d’un prétendant. Sa candeur apparente et son insaisissabilité semblent, en plus de sa grande beauté que Servigny ne cesse de louer dans le texte, être ses grandes armes, le grand secret de son succès auprès des hommes. Cela se reflète même par le grand intérêt que lui porte chacun de ces hommes, bien au détriment de sa mère dont les aventures sont sues de tous. Tous sont donc attirés par l’inaccessible, et tout homme est ainsi toujours attiré par ce qu’il semble ne pas pouvoir saisir. Mais tout cela s’expliquerait par cette incessante soumission à la recherche du plaisir dont est régi chaque individu, homme comme femme. « Une fille comme ça, […] c’est une fortune […]. Mais, moi, je te réponds bien que je la saisirai... l’occasion […]. C’est un mystère. »[[7]](#footnote-7) Yvette, paraît un « être anormal », incompréhensible: on ne sait si son audace tranquille cache de l'innocence ou de la perversité. C’est par elle, et pour elle, que Servigny use de bonnes manières, cachant ainsi ses désirs fous et ses pulsions.

Aussi, faut-il noter qu’il s’agit d’un bordel ; cela conditionnerait également les envies, les penchants même de ceux-là, comme Servigny qui y vont. Qui penserait au mariage dans une maison close ? Qui ne penserait pas à manger au milieu de ceux qui le font ? Ainsi à chaque visite des deux amis, leurs pensées ne pouvaient être influencées que par leur libido.

Pendant que la marquise se donne à Saval, Servigny se déclare à Yvette, elle qui cependant semblent toujours aussi distante, mais avec une restriction qui la trouble: « Vous savez bien qu'il ne peut s'agir de mariage entre nous... mais d'amour »[[8]](#footnote-8).

Ces moments tous seuls, ces moments intimes jouent également un grand rôle dans l’éveil des penchants, et même des envies des personnages, surtout lorsque ceux-ci en viennent à se toucher, car on sait le grand pouvoir du toucher : « Il la serrait contre lui, […] à travers la flanelle moelleuse et douce au toucher, il sentait la tiédeur de sa chair. »[[9]](#footnote-9) Mais Yvette, elle, toujours semble ne pas rechercher uniquement le plaisir, laisse son surmoi toujours en juge suprême, elle qui d’ailleurs ne fait que se découvrir. Alors accablée par ce mot qui lui fait entrevoir sa condition, elle fait une autre horrible découverte: elle surprend Saval dans les bras de sa mère qui lui avoue, ou plutôt qui revendique avec fierté, son statut de courtisane[[10]](#footnote-10). De par ses nombreuses liaisons, la Marquise Obardi a toujours su prendre chacun de ses amants comme ils venaient, avec une telle indifférence car elle « s’imaginait chaque fois n’avoir jamais ressenti pareille chose auparavant […] » elle savait reporter sur chacun des amants (que l’on assimilerait bien à des psychanalystes) ses sentiments, ses désirs etc. Obardi est une malade, et Léon Saval l’ayant conquise, apparaît comme ce psychanalyste qu’il lui fallait depuis tant, car l’ayant « captivée, capturée corps et âme. »[[11]](#footnote-11) et donc soignée.

Yvette décide de mourir, « pour ne point devenir une fille entretenue »[[12]](#footnote-12), mais le chloroforme, ici agissant telle une drogue, la grise au lieu de la tuer, et provoque en elle cette « envie forte, impérieuse de vivre, d'être heureuse, n'importe comment, d'être aimée, oui, aimée »: elle enlace Servigny[[13]](#footnote-13). À la révolte, à l'envie de mourir, succèdent l'acceptation d'un destin social héréditaire que le cynique Servigny a d'emblée fixé: « Elle appartient à sa mère, [...] à la prostitution dorée. [...] Elle n'a donc qu'une profession possible: l'amour. [...] Elle ne saurait fuir sa destinée. De jeune fille elle deviendra fille, tout simplement. Et je voudrais bien être le pivot de cette transformation. »[[14]](#footnote-14) On assiste là à une sublimation. Yvette, sous la pression de son surmoi, facilité par les effets de la drogue, parvient à concilier ses envies, à se plier à ce que la société attend d’elle : son désir de mourir laisse place à celui de vivre (vivre d’amour).

1. Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, p. 1. [↑](#footnote-ref-1)
2. Guy de Maupassant, *Yvette*, partie I, p. 11. [↑](#footnote-ref-2)
3. Partie I, p. 12. [↑](#footnote-ref-3)
4. Freud parle également d’ « espace libre ». [↑](#footnote-ref-4)
5. Partie I, p. 13. [↑](#footnote-ref-5)
6. Partie I, p. 12. [↑](#footnote-ref-6)
7. Partie I, p. 12. [↑](#footnote-ref-7)
8. Partie II, p. 82. [↑](#footnote-ref-8)
9. Partie II, p. 53. [↑](#footnote-ref-9)
10. Parti III, p. 121. [↑](#footnote-ref-10)
11. Parti II, p. 86. [↑](#footnote-ref-11)
12. Partie IV, p. 145. [↑](#footnote-ref-12)
13. Partie IV, p. 165. [↑](#footnote-ref-13)
14. Partie I, p. 17 – 18. [↑](#footnote-ref-14)